

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Emile FAGUET

Epitaphes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 365-369

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

ÉPITAPHES

C'est toute une littérature que celle des épitaphes et qu'il est à propos de feuilleter le jour des morts. Feuilletons.

Peu de commentaires, n'est-ce pas ? L'épitaphe est comme l'épigramme. Une épigramme qui a besoin d'être expliquée, c'est qu'elle est mauvaise. C'en est la marque.

Voyons. Voici d'abord les épitaphes anciennes, courtes, vives, vraiment lapidaires, charmantes. Sur la tombe d'un danseur ou d'un conférencier, on n'a jamais pu savoir au juste : « *Saltavit, placuit.* » Il a dansé et il a plu. Il ne faudrait pas mettre en français cette épitaphe-ci sur la tombe d'un chanteur, parcequ'il pourrait y avoir amphibologie : « Il a chanté et il a plu, » cela pourrait vouloir dire : « Il a chanté et ça a fait pleuvoir. »

Sur la tombe d'une jeune fille : « O terre, sois-lui légère : elle a si peu pesé sur toi. » Celle-là, elle est immortelle.

Je ne vous citerai pas, comme plus connue encore, l'épitaphe de Léonidas. Vous connaissez aussi : « *Sta viator, heroem calcas* — Passant, arrête-toi, tu foules un héros » ; mais si vous avez oublié à qui elle s'applique, je vous dirai que c'est au général Mercy, vaincu par Condé et tué à Nordlingen.

Rantzau eut la sienne, plus longue, mais de grande allure. Il avait été vingt fois blessé et mutilé. L'épitaphe le rappelle ainsi :

Du corps du grand Rantzau, tu n'as qu'une des parts.
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars.
Il dispersa partout ses membres et sa gloire ;
Tout abattu qu'il fût, il demeura vainqueur ;
Son sang fut aux cent lieux le prix de sa victoire ;
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Une épitaphe profondément respectueuse à l'égard du

mort, mais épigrammatique à l'égard des autres rois et même des autres hommes, fut celle de Léopold I^{er}. On dressa un monument sur son tombeau et l'on inscrivit : « A Léopold I^{er}, *quarante ans après sa mort.* »

Un grand homme, dont le nom m'échappe, qui était connu pour son activité infatigable, reçut cet hommage très spirituel : « *Lugete quiescit.* Plaignez-le : il se repose » Saint-Marc Girardin commenta cette épitaphe épigramme dans son discours académique sur Lacordaire mort.

Il y a des épitaphes qui sont tout-à-fait des épigrammes et même des satires, et qui, bien entendu, n'ont pas été inscrites sur les tombes. M. de la Rivière, au dix-huitième siècle, ayant légué cent écus à qui lui ferait la meilleure épitaphe, un des concurrents envoya celle-ci :

Ci-gît un très grand personnage
Qui fut d'un illustre lignage.
Qui pratiqua mille vertus,
Qui fut toujours vaillant et sage.
Je n'en dirai pas davantage,
C'est trop mentir pour cent écus.

Je ne crois pas qu'on connaisse une épitaphe de Boileau qui lui aurait fait bien du plaisir et qui est bien un peu hyperbolique et qui a ceci de particulier et même d'étrange que, louangeuse à outrance, elle est de 1850 ! A cette époque, on avait ouvert un concours d'épitaphes sur Boileau, ce qui était spirituel et voulait dire que, décidément, il était enterré. C'était pourtant se tromper. L'épitaphe bien faite est quelquefois une réhabilitation, comme la critique. Elle n'enterre pas. Elle déterre. En tout cas, voici l'épitaphe de Boileau par Ratisbonne :

Né d'aïeux avocats, Boileau, sa vie entière,
En de bons vers plaida quatre procès !
La cause de Racine et celle de Molière.
Et celles du bon sens et du bon goût français.

Le Cujas de la poésie,
L'ennemi des faux beaux esprits
Et la terreur des sots écrits,
Il avait la raison : il en fit du génie.

Une épitaphe amusante encore, c'est celle de Civitali, sculpteur italien du seizième siècle. Il était barbier de son état et, à quarante ans passés, il s'avisa de se faire sculpteur. Il réussit brillamment. Un bel esprit humaniste fit pour lui cette inscription, après ou avant sa mort, je ne sais :

Il était barbier. Il changea d'humeurs,
Ayant bien connu la figure humaine,
Il devint sculpteur vers la quarantaine.
Et qui fut rasé ? Les autres sculpteurs.

Mais voici des épitaphes d'un ordre plus sérieux et plus touchant. A tout seigneur, tout honneur : l'épitaphe d'Héloïse Planquet, par Pierre Corneille :

Ne verse pas de pleurs sur cette sépulture,
Passant ! Ce lit funèbre est un lit précieux,
Où dort d'un cœur tout pur la cendre toute pure.
Mais le zèle du cœur vit encore en ces lieux.

Avant que de payer ses droits à la nature,
Son âme, s'élevant au-dessus de ses yeux,
Avait au Créateur uni la Créature,
Et marchand sur la terre, elle était dans les cieux.

L'humilité, la peine, était son allégresse,
Les pauvres bien mieux qu'elle ont connu sa richesse.
Et son dernier soupir fut un soupir d'amour.

Passant, qu'à son exemple un beau feu te transporte
Et, loin de la pleurer d'avoir perdu le jour,
Crois qu'on ne meurt jamais quand on meurt de la sorte.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que l'attribution de cette admirable pièce est encore un peu incertaine. Presque

tout porte à croire qu'elle est de Pierre Corneille. Mais elle est dans les œuvres de Brébeuf — avec de légères variantes. J'ai retourné la question dans tous les sens. Je ne suis pas encore sûr de mes conclusions. Ce serait une enquête à reprendre et à publier. Avis aux « jeunes studieux », comme disait Ronsard.

Les plus intéressantes des épitaphes sont celles qui ont été écrites pour eux-mêmes par ceux qui avait le vague pressentiment qu'ils mourraient un jour.

Tout le monde connaît celle de Régnier ; mais elle est si jolie que je me ferais un scrupule de l'omettre :

Régnier vécut sans pensement,
Se laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle ;
Et si, fut vraiment ébahi
Que la mort ait songé à lui ;
Car il ne songeait point à elle.

Celle de l'académicien Gomberville est plus mélancolique, mais d'un tour amusant encore :

Mes longs ans sont révolus.
Ma vie est sans aventure,
Ma naissance est fort obscure,
Et ma mort l'est encore plus.

Celle de La Fontaine, que vous savez tous, mais qu'il convient de rappeler, est, remarquez-le, assez coquette pour l'homme le plus simple qui fut au monde. La Fontaine, tout compte fait, travailla beaucoup plus que Boileau, Racine ou Montaigne et il se fit l'épitaphe d'un paresseux :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu,
Trouvant trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps bien sut le dépenser ;
En fit deux parts, dont il soulaît passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

La seule chose tragique que Scarron ait écrite en toute sa vie, est son épitaphe. Mais elle est tragique à arracher des larmes des yeux :

Passant ne mène ici nul bruit ;
Prends garde que rien ne l'éveille ;
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

Si l'on en croyait Balzac, toute cette littérature lapidaire serait de trop. Il disait, assez justement, ce me semble : « Il n'y a de belles épitaphes que celles qui ne contiennent qu'un seul nom, et qui suffit. » C'est assez juste. A ce compte, le vicomte François-René de Chateaubriand, ici comme en autre chose, a remporté le prix d'excellence. Qu'a-t-il mis sur sa tombe ? Rien du tout. Exactement rien. Pas même son nom. « Ici gît... Point de nom. Demandez à la terre, » comme a dit Lamartine à propos du tombeau de Napoléon. Sur cette tombe muette du Grand Bé, Veillot, qui n'aimait pas Chateaubriand, a dit : « C'est là qu'il phrase sa dernière pose et qu'il se pose dans sa dernière phrase. » Chateaubriand se drape, peut-être, sur l'îlot du Grand Bé ; mais il faut convenir qu'il se drape dans le silence. C'est, après tout, l'épitaphe qui risque le moins de se tromper. Le silence de la tombe convient au silence éternel du cercueil.

Emile FAGUET
de l'Académie française.